

PREMIÈRE PARTIE

Constructions et évolutions
des supportérismes nationaux

CHAPITRE I

Constructions historiques et expressions contemporaines du supportérisme national en Amérique latine

Guillaume FLEURY, Lucas GÓMEZ, Frédéric LOUAULT

Les rencontres entre équipes nationales de football constituent des moments forts d'affirmation d'identités nationales. Au-delà de la symbolique de l'attachement à un pays (drapeaux nationaux qui remplissent les tribunes des stades, hymnes entonnés *a capella*, mascottes nationales, etc.), ces rencontres sont aussi des occasions de rejouer sur un terrain de football des rivalités historiques parfois lointaines. A titre d'exemple, les débats sans fin entre journalistes sur le France-Allemagne de 1982 ou sur l'Argentine-Angleterre de 1986, lorsque ces équipes se rencontrent, mettent régulièrement en résonance – de manière plus ou moins explicite – les enjeux sportifs avec des événements historiques marquants (seconde guerre mondiale, guerre des Malouines). S'il est aisé de faire le constat d'une mise en scène d'identités et de rivalités nationales à travers le football, il est bien plus difficile d'évaluer les effets concrets de cette mise en scène sur l'imaginaire national de l'ensemble des supporters d'un pays. Cependant, force est de reconnaître que le football est un marqueur identitaire important qui peut contribuer à la création, à la consolidation ou encore à l'affirmation

d'identités locales¹, ethniques² et/ou nationales. Le sentiment d'attachement à une équipe nationale et la manifestation publique de cet attachement peuvent ainsi devenir des éléments de consolidation identitaire. L'Amérique latine constitue à ce propos un terrain d'étude particulièrement stimulant, où les enjeux sportifs et les identités nationales se sont interpénétrés au cours de l'histoire. Dans ce chapitre, nous examinons certaines formes de construction et d'expression du supportérisme des équipes nationales. A travers plusieurs études de cas (Argentine, Uruguay, Brésil, Colombie), nous soulignons d'abord la variété des modes d'imbrication entre la structuration des équipes nationales de football et la consolidation des identités nationales en Amérique latine. Sur la base de cette contextualisation historique, nous analysons ensuite certains enjeux contemporains du supportérisme des équipes nationales en Amérique latine. Pour ce faire, nous revenons sur la mise en scène de rivalités entre supporters de différents pays de la région lors de la Coupe du monde de 2014 au Brésil (une « carnavalisation de la violence ») ainsi que sur la charge passionnelle du supportérisme lors d'un tel événement sportif.

Une construction précoce du supportérisme national : les cas de l'Argentine et de l'Uruguay

En Argentine et en Uruguay la construction de la Nation est accompagnée et facilitée par l'appropriation culturelle du football, par sa créolisation. Ce processus de créolisation est à la croisée de plusieurs phénomènes socio-économiques qui touchent l'Uruguay et l'Argentine au début du xx^e siècle. Le phénomène le plus marquant reste l'arrivée massive d'immigrés européens. Face à une extension rapide et souvent chaotique de l'immigration et de l'urbanisation, les écrivains nationalistes argentins font de la figure du *gaucho*, représentant une Argentine rurale, issue du métissage entre Indigènes et Espagnols, le digne représentant de l'héritage culturel argentin. Cette figure du gaucho est dominante au moment de la résurgence nationaliste au

¹ Nous renvoyons ici à l'article de J. D. FRYDENBERG, « Football à grand spectacle et identification de quartier à Buenos Aires », *Cahiers des Amériques latines*, 3/74, 2013, p. 37-53. Il y montre comment l'identification à un territoire, à un quartier (*barrio*) à Buenos Aires ne se fait plus sur la base d'une hétérogénéité entre des espaces urbains variés, puisque la ville est désormais quadrillée, indifférenciée, mais sur un plan symbolique où les oppositions footballistiques jouent un rôle majeur. Pour un exemple européen, nous renvoyons au travail de Christian Bromberger sur le lien entre ce qui se joue sur le terrain, dans les tribunes et les histoires de villes et de vies dans trois cités italiennes et françaises : Marseille, Naples et Turin (voir Chr. BROMBERGER. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin, op. cit.*).

² Certaines équipes latino-américaines revendiquent une identité indigène forte. Nous pensons tout particulièrement aux équipes du Mushuc Runa et au Gavião Kyikatejê FC. Le Mushuc Runa a été fondé par une coopérative indigène en Equateur en 2003 et évolue désormais en première division. Ses supporters sont souvent vêtus de ponchos rouges, ce qui vaut au club son surnom de *Ponchito*. Pour plus d'informations, nous renvoyons au site officiel du club, <http://home.mushucrunasportingclub.com>. Le Gavião Kyikatejê FC a été créé en 2009 et est le premier club professionnel indigène du Brésil. Pour plus d'informations, notamment sur les tensions identitaires que le professionnalisme crée dans la tribu, voir « Futebol em Amazonie », *So Foot*, 116, mai 2014.

tournant des années 1910. Les journaux populaires et les quotidiens sportifs vont être à l'origine d'une nouvelle narration nationale liée aux développements que connaît le football à cette époque en Argentine. Cette narration met en évidence, face à la figure nationaliste du gaucho, la contribution des migrants à la création d'un style argentin libéré de toute influence locale ou britannique.

Le football était arrivé en Argentine et en Uruguay par le biais des entreprises, des travailleurs et des migrants britanniques. En Argentine, tous les championnats nationaux de 1893 à 1898 sont remportés par le Lomas Athletic Club, un club dont les joueurs ont tous étudié dans le prestigieux internat britannique Lomas de Zamorra. Les années 1900 à 1911 sont, elles, dominées par l'École anglaise de Buenos Aires. Mais la popularité croissante du football provoque une multiplication des clubs fondés par des immigrés ou des fils d'immigrés à Buenos Aires. Un certain mélange commence à se faire au fil des oppositions entre ces équipes « mixtes » et les équipes britanniques. L'année 1913 scelle la fin de l'ère britannique avec la victoire d'une équipe créole : le Racing Club. Cette équipe ne compte aucun nom anglais dans ses effectifs ni aucun joueur ayant étudié dans un internat britannique de renom. La même année, l'équipe de l'École anglaise de Buenos Aires est dissoute. La victoire du Racing Club coïncide quasiment avec l'arrivée des radicaux au pouvoir en 1916, l'ouverture démocratique et l'extension des droits civils et du droit de vote. Elle marque aussi l'invention d'un nouveau style de jeu, qualifié de créole. Tandis que le jeu anglais était « fondé sur un solide travail collectif, un bon esprit d'équipe, des passes longues, la rapidité, la puissance physique et peu de dribbles individuels. Le style était défini comme « aérien ». Le style créole, en revanche, appelé de façon euphémique « l'assise créole », était un style « terrestre », basé sur des passes courtes, la précision, une balle plus souvent au sol, un jeu plus lent et l'emphase sur le dribble créatif »³. Ce nouveau style participe d'une nouvelle narration nationale en ce qu'il est transmis par les journaux sportifs qui touchent largement les milieux populaires (on pense notamment au quotidien *El Grafico*) et qu'il jouit d'un succès mondial : deuxième place des Argentins aux Jeux olympiques de 1928 et à la Coupe du monde de 1930, tournée victorieuse de Boca Juniors en Europe en 1925. Ainsi, les migrants et leurs descendants se voient octroyer le statut de créoles, d'Argentins légitimes, un statut auquel ne pourront jamais prétendre les « Anglos » qui représentaient pourtant la nation jusqu'en 1913 mais qui « continuaient à jouer comme leurs ancêtres »⁴.

On retrouve peu ou prou les mêmes dynamiques en Uruguay : une massification de l'immigration d'origine européenne, une popularisation progressive d'un football importé par les Britanniques – par exemple, les travailleurs britanniques du chemin de fer fondent, en 1891, le Central Uruguay Railway Cricket Club (CURCC) devenu depuis le Club Atlético Penarol –, une créolisation de celui-ci et la mise en avant d'un style de jeu proprement national. Mais le style de jeu uruguayen a un nom bien spécifique qui s'intègre parfaitement dans la narration nationale qui s'impose au début

³ Ed. P. ARCHETTI, « Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne », *Terrain*, 25, septembre 1995, consulté le 15 septembre 2014, <http://terrain.revues.org/2851>.

⁴ *Ibid.*

du ^{xx}^e siècle : la *Garra Charrua*. Elle peut se définir comme suit : « lutter avec ténacité envers et contre tout. Gagner face à un adversaire supérieur techniquement seulement à la force de la volonté et du tempérament. Jouer le tout pour le tout pour affronter des matchs en situation d'infériorité. Se donner corps et âme à 100% face à l'adversaire »⁵. L'utilisation du mot *Charrua* reste surprenante mais apparaît dès les années 1920. Les indigènes *Charruas* furent exterminés par les Européens. Ils sont décrits par les intellectuels uruguayens de la fin du ^{xix}^e siècle comme des sauvages dont doit triompher la civilisation, représentée par les Européens. D'après Florencia Faccio, le choix aurait été fait, par l'intelligentsia de l'époque, de prendre les *Charruas* comme ethnie « originelle qui homogénéiserait la collectivité uruguayenne (...) évitant la fragmentation de la communauté imaginée »⁶ après leur extermination en 1831 sur les rives du torrent Salsipuedes. Les caractéristiques de ce peuple indigène qui résista durant de nombreuses années, malgré son infériorité militaire certaine, ont été récupérées par la nation uruguayenne et son équipe nationale de football : « l'incommensurabilité entre les moyens et les succès [atteints], la disproportion entre la petitesse originelle et la grandeur du destin »⁷. On parle d'un pays qui a dû se construire, coincé entre les deux géants régionaux que sont l'Argentine et le Brésil et dont le territoire et la population sont très limités. Mais c'est aussi un pays qui a remporté les Jeux olympiques de 1928 et la Coupe du Monde de 1930 face à l'Argentine, donnant corps à cette identité uruguayenne basée sur la *Garra Charrua*. Une *Garra Charrua* qui trouvera sa réalisation suprême lors de la finale de la Coupe du Monde de 1950 remportée face au Brésil dans le stade Maracanã de Rio de Janeiro. Ainsi, les représentations symboliques qui accompagnent les exploits de la sélection uruguayenne de football font-elles écho aux vellétés de construction d'une identité nationale provenant de l'Etat au tournant des années 1920.

Une construction douloureuse du supportérisme national : le cas du Brésil

Au Brésil, la convergence entre le développement de la sélection nationale et la construction d'une identité nationale s'est faite de manière plus tardive et plus douloureuse. Alors que le Brésil est aujourd'hui le pays le plus titré du football mondial (cinq titres), cette relation s'est construite paradoxalement sur une succession de défaites de l'équipe nationale lors de ses cinq premières participations à la Coupe du Monde (en 1930, 1934, 1938, 1950 et 1954).

C'est dans un pays en cours de refondation que la relation entre football et identité nationale brésilienne va s'enraciner dans les années 1930-1950. La popularisation du football s'appuie en effet sur une période de changements structurels (à la fois politiques, économiques, sociaux et sociétaux). Cette période s'ouvre avec la Révolution de 1930 qui porte Getúlio Vargas au pouvoir. Celui-ci gouvernera le Brésil de 1930 à 1945

⁵ Fl. FACCIO, « El fútbol como espacio de producción de identidad : acerca de la « Garra Charrúa », site de l'UNESCO, disponible en ligne, consulté le 15 septembre 2014, http://www.unesco.org/uy/shs/fileadmin/templates/shs/archivos/anuario2006/art06_10.pdf.

⁶ *Ibid.*

⁷ Adr. MARRERO, R. PINEYRUA. « Fútbol, mística e identidad nacional en el Uruguay moderno », disponible en ligne, http://www.bitacora.com.uy/noticia_729_1.html, consulté le 15 septembre 2014.

puis de 1950 à 1954. Il s'attachera notamment à moderniser le Brésil via d'ambitueuses politiques économiques, à intégrer politiquement les nouvelles catégories sociales urbaines et à construire la nation brésilienne. C'est aussi une période d'effervescence intellectuelle, durant laquelle apparaissent plusieurs réécritures historiques de la « brésilianité » qui remettent en cause les approches racistes de l'intégration nationale dominantes jusqu'alors⁸. La pratique du football va devenir, tout comme d'autres pratiques sportives et culturelles – samba, carnaval, *capoeira* –, un instrument de valorisation de ce nouveau rapport à la « brésilianité » et du métissage. Les différentes pratiques convergent vers un même socle culturel. Cependant, la patrimonialisation du football s'opère de manière singulière. La *capoeira*, le carnaval et la samba sont des pratiques nées dans les milieux populaires et qui vont être intégrées au patrimoine culturel du Brésil dans une perspective *bottom-up*. À l'inverse, le football a été importé d'Angleterre par des élites (à la fin du XIX^e siècle) et s'est développé pour l'essentiel pour ces élites. Il va ensuite se démocratiser⁹ et se mêler à la culture brésilienne via un processus de dilution *top-down*. La professionnalisation du football (1933) jouera un rôle décisif dans cette ouverture aux classes populaires. Plusieurs auteurs vont chercher à repenser, à la même époque, la construction de l'identité footballistique du Brésil et le rôle du football dans la société brésilienne¹⁰. Des tensions historiographiques se cristallisent d'ailleurs autour de l'invention d'une tradition footballistique au Brésil (conditions de naissance du football au Brésil, influence du football dans la construction d'une mythologie du métissage, etc.)¹¹.

Dans la pratique, le développement du football comme vecteur brésilien d'intégration nationale a suivi un processus complexe, non linéaire et plus lent que chez les voisins argentin et uruguayen. Les mauvaises performances de la sélection nationale entre 1930 et 1954 ont compliqué les stratégies d'instrumentalisation politique du football par les pouvoirs publics sous Getúlio Vargas. En 1930 et en 1934, le Brésil est encore fortement marqué par les héritages de la République « Café au lait » (1889-1930). Cette période avait consacré le pouvoir économique et politique des oligarchies agricoles et commerciales de São Paulo, Rio de Janeiro et Minas Gerais. Si la crise de 1929 met un terme à la domination des régions qui marquent le pas face au pouvoir central, la rivalité entre les États de São Paulo et de Rio de Janeiro est exacerbée. Au niveau sportif, cette rivalité se traduit par une tension

⁸ Voir par exemple, Gilberto FREYRE, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1952 (1933) ; Sérgio BUARQUE DE HOLANDA, *Racines du Brésil*, Paris, Gallimard 1998 (1936) ; Caio PRADO JÚNIOR, *Formação do Brasil contemporâneo. Colônia*, São Paulo, Companhia das Letras, 1942.

⁹ Pour une discussion des enjeux de la « démocratisation » du football brésilien, voir R. HELAL et C. GORDON Jr., « Sociologia, história e Romance na construção da identidade nacional através do futebol », *Estudos Históricos*, 23, 1999, p. 147-165.

¹⁰ F. PEIXOTO CORREA, *Grandezas e misérias do nosso futebol*, Rio de Janeiro, Flores e Mano Editores, 1933 ; M. FILHO, *O negro no futebol brasileiro*, Rio de Janeiro, Mauad, 1947 ; Th. MAZZONI, *História do futebol no Brasil (1895-1950)*, São Paulo, Edições Leia, 1950.

¹¹ Pour une synthèse de ces débats, voir J. M. CASQUINHA MALAIA SANTOS et M. DRUMMOND, « A construção de histórias do futebol no Brasil (1922 a 2000) : reflexões », *Revista Tempo*, 19/34, juin 2013, p. 19-31.

extrême entre la Confédération brésilienne des sports (CBD, *carioca*) et l'Association paulista des sports athlétiques (APEA, *paulista*). Dénonçant la mainmise *carioca* sur la sélection nationale, l'APEA refuse de libérer les joueurs du championnat *paulista* pour qu'ils participent à la Coupe du Monde de 1930. La sélection dite « nationale » qui porte les couleurs (blanches à l'époque) du Brésil compte un seul joueur *paulista* : Araken Patуска (en conflit avec son club de Santos FC). La défaite de cette équipe brésilienne-*carioca* contre la Yougoslavie est d'ailleurs célébrée dans les rues de São Paulo. Le scénario se reproduit quatre ans plus tard en Italie, avec l'élimination du Brésil dès le premier tour du Mondial 1934 sur fond de tensions régionales. Et ce malgré un premier effort politique pour renforcer la sélection nationale : le président de la CBD et le chef de la délégation brésilienne en Italie étaient tous deux des proches du gouvernement central de Getúlio Vargas¹².

L'équipe nationale du Brésil va ensuite se structurer et se nationaliser peu à peu. La Coupe du Monde de 1938, qui se dispute en France, joue un grand rôle dans la consolidation d'une identité footballistique brésilienne. Avant la compétition, la CBD met en vente 100 000 timbres pour appuyer la sélection, avec le slogan : « Aider le scratch est le devoir de tout Brésilien ». Mais ce sera surtout la première Coupe du monde retransmise en direct à la radio. La diffusion radiophonique des rencontres par le commentateur officiel Leonardo Gagliano Netto favorise la nationalisation des enjeux footballistiques. Grâce à la radio, le public brésilien se familiarise avec son équipe nationale. Malgré la défaite en demi-finale face à l'Italie, le public brésilien manifeste un réel engouement pour son équipe et pour le joueur Leônidas da Silva en particulier. La presse écrite reprend de son côté des récits à la gloire de l'épopée brésilienne en France. La défaite-stimulus de 1938 peut être considérée comme un tournant dans l'imbrication entre football et identité nationale au Brésil. Peu à peu, des groupes de supporters de l'équipe nationale se créeront autour de certaines figures emblématiques¹³.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le Brésil se voit confier par la FIFA l'organisation de la Coupe du Monde de 1950 (la quatrième de l'histoire, puisque la compétition a été suspendue en 1942 et en 1946). Cette annonce vient couronner l'ambition d'un Brésil qui cherche à affirmer sa puissance sur la scène internationale¹⁴. L'organisation de la Coupe du Monde constitue ainsi, dès cette époque, un enjeu d'image pour le Brésil. Un enjeu mal maîtrisé par les pouvoirs publics brésiliens, qui doivent faire appel à un Européen – le président de la Fédération italienne de football, Ottorino Barassi, qui avait été responsable de l'organisation de la Coupe du Monde

¹² Le président de la CBD était Luis Aranha, un révolutionnaire de 1930 proche de Getúlio Vargas. Le chef de la délégation brésilienne était Lourival Fontes, qui deviendra le chef du Département de propagande et de diffusion culturelle (C. CARRARA, « Usos políticos das copas do mundo de futebol no governo Vargas », *Cadernos de Pesquisa do CENIS*, 25/1, janvier-juin 2012, p. 166).

¹³ Sur ce point, nous renvoyons au chapitre de Bernardo BUARQUE DE HOLLANDA sur la trajectoire du supporter Jayme de Carvalho.

¹⁴ Voir sur ce sujet l'article publié la même année par le politologue Jacques LAMBERT, « La naissance au Brésil d'une nouvelle puissance mondiale », *Politique étrangère*, 11/2, 1946, p. 129-166.

de 1934 en Italie – afin d’aider à la finalisation des travaux. Le stade Maracanã, construit pour l’occasion, n’est d’ailleurs livré que le 24 juin 1950, pour le premier match du Brésil face au Mexique. Sur le terrain, la *Seleção* se qualifie sans réelle difficulté dans le carré final avec la Suède, l’Espagne et l’Uruguay. Et les tribunes vibrent pour l’équipe nationale. Après les victoires écrasantes face à la Suède (7-1) puis l’Espagne (6-1), c’est tout un peuple qui s’identifie à son équipe et qui déborde de confiance. Il suffit d’un match nul lors du dernier match contre l’Uruguay, le 16 juillet 1950 au stade Maracanã, pour que le Brésil soit sacré champion du monde. Le sacre est d’ailleurs annoncé comme certain, par le maire de Rio de Janeiro, Ângelo Perez, avant le début de la rencontre : « Vous, Brésiliens, qui dans peu d’heures serez acclamés par des millions de compatriotes. Vous, que je salue déjà comme vainqueurs ». Mais après avoir mené 1-0 et largement dominé la rencontre, la *Seleção* se fait remonter et laisse échapper le trophée (1-2), devant plus de 200 000 spectateurs désespérés. Cette « tragédie du Maracaña » (ou *maracanazo*) restera gravée dans l’imaginaire brésilien comme « la mère de toutes les défaites ». La recherche d’explications (l’âge et le tempérament des joueurs) et de responsables (le défenseur Bigode et le gardien de but Barbosa) entraîne un reflux ponctuel de la brésilianité moderne, avec des récupérations racistes et une remise en cause de la virilité des joueurs¹⁵. Malgré un travail symbolique de reconstruction – le Brésil abandonne le maillot blanc pour le maillot jaune et la plupart des joueurs sont évincés de l’équipe nationale –, il ne parvient pas à rebondir lors de la Coupe du Monde de 1954 en Suisse (défaite en quart de finale contre la Hongrie). Après le complexe de supériorité exprimé avant la finale de 1950, les Brésiliens développent un complexe collectif d’infériorité qui va dépasser le cadre sportif et marquer l’identité nationale¹⁶. Le Brésil adopte une posture plus modeste et son ambition même d’affirmation sur la scène internationale s’en trouvera affectée. Au final, les défaites du Brésil ont donc eu un rôle paradoxalement structurant dans l’imbrication entre le football et la Nation.

Une construction tardive et tragique du supportérisme national : le cas de la Colombie

Contrairement au Brésil, à l’Argentine et à l’Uruguay, la Colombie ne passe pas pour une grande nation historique du football. Ses participations à la Coupe du Monde se comptent sur les doigts d’une main (1962, 1990, 1994, 1998 et 2014) et ce pays n’a à son palmarès qu’un seul titre international : la Coupe d’Amérique de 2001. Toutefois, la Colombie, comme la plupart des pays d’Amérique latine, est une nation qui vit au rythme du football, au rythme des victoires et – surtout – des défaites de son équipe nationale.

La relation entre le football et la construction d’une identité nationale en Colombie est particulière, elle se distingue des scénarios historiques dits « classiques » que l’on a pu observer dans d’autres pays de la région comme l’Argentine ou le Brésil.

¹⁵ L. TURCHI PACHECO, « Memórias da tragédia. Masculinidade e envelhecimento na Copa do Mundo de 1950 », *Revista Brasileira de Ciência do Esporte*, 32/1, septembre 2010, p. 25-40.

¹⁶ Ce complexe d’infériorité a été qualifié par le journaliste Nelson Rodrigues de *complexo vira-latas* (« complexe du chien-bâtard ») dans un article publié le 31 mai 1958 dans la revue *Manchete*.

D'abord parce que la notion même d'identité nationale, dans un pays dont l'histoire post-coloniale a été marquée par nombre de conflits internes intenses, est difficile à expliquer et surtout à comprendre¹⁷. Même le célèbre romancier colombien Gabriel García Márquez, prix Nobel de littérature en 1982, a voulu mettre l'accent, dans son chef-d'œuvre *Cent ans de solitude*, sur une guerre si ancienne que l'on ne savait plus pourquoi on continuait à se battre entre frères et voisins. Dans ce scénario, la construction d'une identité nationale colombienne a été marquée plus par un clivage politique interne (conservateurs vs libéraux) que par une projection internationale de la « colombianité » comme élément identitaire.

Cette particularité socio-politique et l'absence de résultats marquants de l'équipe nationale de football empêchent pendant longtemps l'émergence d'une conscience identitaire autour du football. Cependant, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, on assiste à l'un des moments le plus significatifs du football colombien (qui, paradoxalement, est aussi l'un des plus tragiques). Pour comprendre cette période et ses effets sur la construction d'un socle identitaire, il faut s'arrêter sur la maxime célèbre du sélectionneur de l'équipe nationale colombienne de l'époque, Francisco Maturana : « perdre, c'est gagner un peu »¹⁸. Cette phrase marqua historiquement le développement du football colombien et du sport national en général, en signalant une certaine fatalité dans la manière d'aborder les résultats. Il faut dire que l'époque dorée du football colombien (1986-1998), avec des stars telles que Valderrama, Higuita, Asprilla ou encore Rincón, a coïncidé avec la période noire du narco-terrorisme et de la dégradation du conflit armé dans le pays. Les deux dernières décennies du xx^e siècle sont ainsi l'une des périodes les plus sombres de l'histoire nationale colombienne. Cette relation étroite entre le foot et le climat social s'est donc fait sentir dans cette façon particulière d'aborder la fatalité. La moindre victoire sert alors à faire oublier la réalité et la quotidienneté du conflit. Quant aux défaites, elles sont incorporées comme des éléments positifs dans la construction sociale d'un imaginaire collectif. Elles sont tantôt relativisées, tantôt glorifiées, pour devenir des étapes dans la consolidation d'une équipe nationale capable d'entretenir l'espoir de lendemains qui chantent.

Le talent de cette génération a, finalement, fait rêver tout un pays. Les résultats obtenus lors de la phase de qualification pour la Coupe du monde de 1994, où la Colombie est sortie première de son groupe après avoir battu l'Argentine à Buenos Aires par cinq buts à zéro, ont positionné le pays comme l'un des *outsiders* susceptibles de remporter le Mondial. Le style de jeu développé dans cette phase et dans les matchs de préparation (le *toque-toque*), donnait des espoirs de victoire aux Colombiens, qui, pour la première fois de leur histoire, adoptaient leur équipe nationale comme symbole positif de leur pays. La Coupe du Monde de 1994 aux Etats-Unis offrait donc le scénario le plus propice pour achever ce processus d'imbrication entre football et identité nationale. Cependant, l'engouement créé autour de la *Selección* avant son départ pour les Etats-Unis et le triomphalisme anticipé de la presse locale ont fini

¹⁷ Depuis son indépendance, la Colombie a connu au moins onze conflits entre 1810 et le début du xx^e siècle ; les plus significatifs sont la guerre des mille jours (1899-1902), la période de la « Violencia » (1948-1953) et le conflit armé interne contemporain (1966 à nos jours).

¹⁸ Littéralement : « *perder es ganar un poco* ».

par provoquer un effet inverse à celui qui était attendu. Cette équipe colombienne, que d'aucuns voyaient championne du monde avant même le début de l'événement, s'est révélée fébrile dans le jeu et faible psychologiquement. La pression a été si forte que la Colombie a été éliminée sans gloire dès le premier tour. Les résultats sportifs ont été vécus par tout un pays comme une fatalité qui ramenait les Colombiens à leur quotidienneté. Puis cette fatalité a été marquée par une autre tragédie plus grave encore, qui dépasse la sphère sportive et qui bouleversa le processus d'imbrication entre football et identité nationale : l'assassinat du joueur Andrés Escobar après son retour au pays.

La répercussion la plus marquante de cet échec colombien lors de la Coupe du Monde aux Etats-Unis aura sans doute été l'assassinat, le 2 juillet 1994, du défenseur central Andrés Escobar Saldarriaga. Lui qui avait eu le malheur de marquer un but contre son camp dans le deuxième match de poule – but qui avait scellé l'élimination précoce de l'équipe colombienne – a été tué à la sortie d'une discothèque dans sa ville natale de Medellín. Si les raisons exactes de cet assassinat restent obscures¹⁹, le traumatisme causé par la mort du défenseur national a laissé des traces indélébiles dans la mémoire collective des Colombiens. Plus de 100 000 personnes, dont le président de la République de l'époque, César Gaviria, ont participé aux funérailles nationales du joueur. Cet acte d'intolérance a été vécu par le pays comme une tragédie et comme une démonstration de la manière dont la dégradation du conflit interne et du climat social pénétrait le monde du sport, alors que c'est précisément le schéma inverse qui était envisagé quelques semaines auparavant. L'imbrication entre identité nationale et football a donc fini par se concrétiser de manière tardive et tragique en Colombie, via l'interpénétration entre la conflictualité sociale et le champ sportif. La Coupe du monde de 1994 ouvre une période de transition pour l'équipe colombienne. Le traumatisme causé par la mort d'Andrés Escobar va de pair avec le déclin de la génération dorée du football colombien. La participation à la Coupe du monde de 1998 en France marquera la fin d'une époque qui restera gravée dans la mémoire des Colombiens comme une période fondatrice du point de vue de la convergence entre football et identité nationale, qui ne réapparaîtra que lors de la préparation de la Coupe du monde de 2014 au Brésil.

Les expressions du supportérisme national en Amérique latine : le cas de la Coupe du Monde de 2014

Dans cette dernière partie, nous élargissons notre analyse et nous envisageons certains enjeux actuels liés à la charge passionnelle que suscite le football en Amérique latine. Nous montrons d'abord comment les stades de football et leurs alentours peuvent servir de terrain pour mettre en scène des rivalités entre supporters de différentes équipes nationales. Lors de la Coupe du monde de 2014, l'expression de ces rivalités dans un contexte global de fête internationale a entraîné des actions

¹⁹ Selon les témoins, son assassin, Humberto Munoz Castro, aurait crié « *Gol !* » (« but ! ») à chacun des douze coups de feu tirés sur le joueur. Les commanditaires de l'assassinat n'ont pas été identifiés (parieurs, narcotrafiquants, etc.). Sur ce sujet, voir notamment : A. JEANNE, « Le jour où Andrés Escobar s'est fait assassiner », *So Foot*, 2 juillet 2013 <http://www.sofoot.com/le-jour-ou-andres-escobar-s-est-fait-assassiner-170971.html>.

que nous pouvons qualifier de « violence carnalisée », voire dans certains cas une carnalisation de la violence.

S'il faut une preuve de la passion que peut déclencher un événement comme la Coupe du monde sur le continent qui a vu naître Diego Maradona et Pelé, elle se trouve bien du côté des supporters latino-américains, Argentins et Chiliens en tête, qui ont littéralement envahi les villes hôtes brésiliennes. Selon les prévisions du nombre de supporters attendus par pays, publiées par la FIFA en mai 2014, l'Argentine et le Chili apparaissaient respectivement en cinquième et huitième position²⁰. Or, ce classement ne prenait en compte que les personnes qui avaient acheté des billets pour assister à des matchs de la compétition. L'ambiance de carnaval qui régna durant plus d'un mois sur la plage de Copacabana, les problèmes rencontrés par les postes frontaliers entre le Brésil et l'Argentine²¹, les campements improvisés dans plusieurs villes brésiliennes²² ont démontré que les chiffres de la FIFA étaient bien en dessous de la réalité. Être présent en masse sur le territoire de « l'ennemi » brésilien a semblé autant être un objectif qu'obtenir un ticket pour assister à l'un des matchs de la sélection nationale. Ce déplacement massif de supporters renvoie à des dynamiques bien connues d'invasion du territoire ennemi dans le cadre des études sur les groupes de supporters les plus virulents (ultras et hooligans en Europe, *barras bravas* en Amérique latine). De fait, deux éléments centraux dans la vie de ces groupes, l'organisation d'un carnaval en tribune et les affrontements avec des groupes ennemis, ont traversé la compétition côté tribunes²³. Bien sûr, ces deux éléments se sont donnés à voir d'une manière bien moins intense et virulente que dans le cadre de matchs d'équipes locales. En effet, les membres des *barras bravas* qui étaient présents au Brésil représentaient une minorité des supporters latino-américains présents. Cependant, force est de reconnaître que, côté tribunes, cette Coupe du monde n'était pas une compétition ordinaire.

Les matchs de la sélection argentine, et dans une moindre mesure de la sélection chilienne, ont été des moments très festifs dans les gradins. Ces rencontres étaient précédées de traditionnels *banderazos*. Ces rassemblements massifs de supporters sont le moment privilégié pour occuper l'espace public et brandir les drapeaux nationaux. Certains drapeaux géants peuvent être déployés tandis que des tambours et des

²⁰ 13 mai 2014, « Argentina tendrá la quinta hinchada más numerosa del mundial », *Infobae*, <http://www.infobae.com/2014/05/13/1563921-argentina-tendra-la-quinta-hinchada-mas-numerosa-el-mundial>, consulté le 16 septembre 2014.

²¹ 24 juin 2014, « Hinchas argentinos colapsan paso internacional para ir a Brasil », *El Universal*, disponible en ligne, <http://www.eluniversal.com/deportes/brasil-2014/140624/hinchas-argentinos-colapsan-paso-internacional-para-ir-a-brasil>, consulté le 16 septembre 2014 ; 13 juillet 2014, « Casi 50 000 Argentinos cruzaron la frontera hacia Brasil para ver la final », *Minuto Uno*, disponible en ligne, <http://www.minutouno.com/notas/329556-casi-50000-argentinos-cruzaron-la-frontera-brasil-ver-la-final>, consulté le 16 septembre 2014.

²² 16 juin 2014, « Insólito : el campamento de los hinchas argentinos en la playa », *El Grafico*, disponible en ligne, <http://elgraficodiario.infonews.com/2014/06/16/elgraficodiario-149708-insolito-el-campamento-de-los-hinchas-argentinos-en-la-playa.php>, consulté le 16 septembre 2014.

²³ Pour un résumé complet des études en sciences sociales sur les groupes de supporters, voir l'article de J. A. CASTRO LOZANO, « Etnografía de hinchadas en el fútbol : una revisión bibliográfica », *op. cit.*

instruments à vent marquent le rythme des chants qui seront repris en tribune – pour celles et ceux qui pourront entrer dans le stade²⁴. Cette invasion de l'espace public ne s'est pas passée sans heurts avec les autorités locales. Lors d'un *banderazo* organisé sur la plage de Copacabana, les supporters argentins ont voulu occuper l'avenue côtière et bloquer la circulation. Très rapidement, la police militaire est intervenue à grands renforts de gaz lacrymogènes et de coups de matraques²⁵. Lors de ces *banderazos*, la notion d'occupation d'un territoire tiers par les supporters est largement mise en avant. Tandis que les Chiliens chantent, en plein cœur de Copacabana « et tu le vois / et tu le vois / nous sommes à domicile encore une fois »²⁶, les Argentins entonnent ce qui sera leur chant fétiche pendant toute la compétition et qui mérite d'être retranscrit dans sa totalité :

Brasil, dis-moi ce que tu ressens
 D'avoir ton père dans ta maison
 Je te jure que même si les années passent
 Jamais nous n'oublierons
 Que Diego vous a dribblés
 Que Cani (Caniggia) vous a vaccinés
 Maradona est plus grand que Pelé²⁷.

Nous retrouvons ici les grands classiques des chants de supporters. Une différenciation entre le « Nous/Je » (le groupe d'appartenance) et le « Vous/Eux », cet autre dont il faut prouver l'infériorité. Cette mise en infériorité est marquée par une relation de paternité : les Argentins sont présentés comme une figure paternelle de Brésiliens infantilisés, qui ne peuvent qu'observer et regarder ce que les « adultes » font. Une paternité revendiquée depuis la victoire de l'Argentine sur le Brésil en huitième de finale du Mondial italien de 1990 grâce à un but de Caniggia. Mais une paternité avant tout liée à la figure de Maradona, présenté comme le supérieur incontestable d'un autre génie du football : Pelé. On retrouve aussi l'idée d'une incapacité du pays d'accueil à défendre convenablement son territoire. Les Argentins font ce qu'ils veulent dans la « maison » de leurs hôtes brésiliens. L'ensemble de ces chants seront repris dans les tribunes lors des matchs des sélections chiliennes et argentines. Il faut reconnaître, ici, que l'ambiance lors des matchs de la sélection argentine dépassait tout ce que l'on a pu observer au cours de cette compétition. Les rythmes choisis provenaient du répertoire de chants des *barras bravas*. Par exemple,

²⁴ Pour un *banderazo* chilien, <http://www.youtube.com/watch?v=vYu2FT5jLIA>, et pour un exemple argentin, http://www.youtube.com/watch?v=haOGe_wX_7A.

²⁵ 14 juin 2014, « Tensión entre los hinchas argentinos y la policía de Brasil, en el *banderazo* en Río de Janeiro », journal sportif en ligne *Canchallena*, <http://canchallena.lanacion.com.ar/1701382-tension-en-el-banderazo-argentino-en-rio-de-janeiro>, consulté le 16 septembre 2014.

²⁶ Littéralement : « *y ya lo ves/y ya lo ves/somos otra vez locales* ».

²⁷ Littéralement : « *Brasil, Decime que se siente / Tener en casa a tu papá / Te juro que aunque pasen los años / Nunca nos vamos a olvidar/ Que el Diego los gambeteo / Que el Cani los vacuno / Maradona es más grande que Pelé* ». Cette chanson a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs reprises et adaptations, comme celle du chanteur colombien Carlos Vives avant la rencontre Brésil-Colombie en quart de finale (<https://www.youtube.com/watch?v=7UtoIIvE2eA>).

le « Brasil, décime que se siente » provient, originellement, d'une chanson de la barra du club de San Lorenzo intitulée « Dale Matador ».

L'adversaire peut également être présenté comme inférieur au sens où il ne possède pas les attributs d'une masculinité hétérosexuelle active. Les répertoires mobilisés traduisent par ailleurs le machisme et l'homophobie ambiants dans les groupes de supporters de football. Un chant entonné par les supporters mexicains a ainsi suscité une polémique auprès de la FIFA. Le chant en question est utilisé lors des dégagements du gardien de but adverse. Le « eeeeehhhhh » qui précède le dégagement du gardien laisse place, lorsqu'il touche le ballon, à l'expression « *puto* »²⁸. La FIFA lancera une enquête concernant ces chants homophobes mais ne pénalisera pas, en fin de compte, le Mexique. Les supporters argentins et chiliens ont repris cette rhétorique lorsqu'ils se sont rencontrés sur la plage de Copacabana. Si la majorité des chants des *banderazos* comprenaient des paroles de soutien à leur sélection, lorsque les deux groupes se sont retrouvés, ces paroles sont devenues des insultes lancées à l'autre groupe. Tandis que les Argentins entonnaient de très évocateurs « *si sos Chileno, puto ! Te querés matar* » (« si tu es Chilien, pédé ! Tu veux te tuer »), les Chiliens répondaient par des « *el que no salta es Argentino maricón* » (« celui qui ne saute pas est un Argentin homosexuel »). Ces affrontements verbaux ont parfois dégénéré en affrontements physiques²⁹.

De fait, les affrontements physiques sont l'autre face de ce carnaval intense. Comme le décrit justement John Castro Lozano « l'*aguante* est carnaval et combat. Le carnaval est la manière dont les supporters se laissent déborder par leur passion et dépassent leurs limites et se rapprochent du bonheur par le simple fait d'être supporter de l'équipe et de l'encourager depuis la tribune. (...) Le combat est la manière dont les supporters cherchent à obtenir le respect d'autrui par le moyen de l'agression physique »³⁰. Certes l'*aguante* (du verbe *aguentar*, qui signifie « tenir »), cette manière de résister aux coups adverses mais aussi à la fatigue physique liée à l'intensité du soutien et des encouragements dans les tribunes, est un attribut proprement *barrista*. Cependant, le carnaval observé dans les tribunes lors de certains matchs du mondial est allé de pair avec quelques débordements violents. Des débordements que les organisateurs voulaient éviter à tout prix, notamment en empêchant le plus possible les *barristas* et les hooligans de passer la frontière. Néanmoins, tous ne sont pas connus des services de police et la venue sur le territoire brésilien d'environ 1 200 *barristas* argentins et 5 000 hooligans anglais était envisagée. Les organisateurs redoutaient des affrontements entre Anglais et Argentins³¹. Déjà en 1986, hooligans anglais et *barristas* argentins s'étaient affrontés physiquement lors du Mondial au Mexique. Et

²⁸ Voir notamment lors du match Mexique-Cameroun : <http://www.youtube.com/watch?v=D5CLrRc4Ddg>.

²⁹ Deux vidéos illustrent cela sur Youtube : <http://www.youtube.com/watch?v=c8f4CCtfyWw> et <http://www.youtube.com/watch?v=1tA0Yf4sfMo>.

³⁰ J. A. CASTRO LOZANO, « Etnografía de hinchadas... », *op. cit.*, p. 149.

³¹ 21 mai 2014, « Mundial : temen más por los barras argentinos que por los hooligans ingleses », *Cronista*, disponible en ligne, <http://www.cronista.com/negocios/Mundial-temen-mas-por-los-barras-argentinos-que-por-los-hooligans-ingleses-20140521-0007.html>, consulté le 16 septembre 2014.

rien ne présageait une accalmie lorsque les supporters argentins entonnaient fièrement lors des *banderazos* : « nous sommes le groupe fou d'Argentine / celui qui n'oubliera jamais les Malouines »³² ; ou lorsque la représentante légale de Hinchadas Unidas Argentinas (Supporters argentins unis)³³ déclarait, avant le Mondial : « Nous n'irons pas au Mondial pour nous battre. Mais les *barras* argentines nous nous souvenons. Ni oubli, ni pardon. Nous savons tous ce qui s'est passé en 1982 »³⁴. Au final, on n'a recensé aucun affrontement entre Anglais et Argentins. Les incidents les plus graves se sont déroulés avant, pendant et durant la finale entre l'Allemagne et l'Argentine, lors de bagarres entre supporters brésiliens et argentins. A la suite de ces événements, plus de 80 blessés ont été dénombrés – dont plusieurs policiers – et près de 30 personnes ont été arrêtées³⁵. Nous pourrions également évoquer l'entrée en force et sans billet d'une centaine de supporters chiliens dans le stade Maracanã (certes plus picaresque que violente), le 18 juin, à l'occasion du match entre le Chili et l'Espagne. Une technique bien connue de certaines *barras bravas* lorsque le stade est rempli et que leurs membres veulent entrer rapidement pour installer les éléments nécessaires au carnaval organisé en tribune³⁶.

Conclusion

La construction identitaire est donc un processus complexe qui fait appel à des sentiments et des valeurs d'une société et qui se manifeste parfois, comme nous venons de le souligner, de manière paradoxale. Le football comme vecteur de cette construction a suivi dans les pays latino-américains des trajectoires différentes liées aux particularités des pays analysés. La Coupe du monde de 2014 au Brésil a confirmé l'affirmation de ces particularités historiques dans un contexte plus actuel et contemporain, marqué par une forte mise en scène de l'attachement aux équipes nationales.

³² Littéralement : « *Esta es la banda loca de la Argentina / la que de las Malvinas nunca se olvida* ». 21 mai 2014, « Mundial : temen más por los barras argentinos que por los hooligans ingleses », *Cronista*, disponible en ligne, <http://www.cronista.com/negocios/Mundial-temen-mas-por-los-barras-argentinos-que-por-los-hooligans-ingleses-20140521-0007.html>, consulté le 16 septembre 2014.

³³ Il s'agit d'un groupe composé de différentes *barras bravas* argentines créé en 2010. L'objectif initial de cette organisation était d'unir plusieurs *barras bravas* pour supporter la sélection argentine lors du Mondial 2010 en Afrique du Sud. Elle a été créée sous les auspices d'un dirigeant kirchneriste, Marcelo Mallo. Son existence a alimenté la controverse. Elle se serait auto-dissoute en juin 2014.

³⁴ 22 mai 2014, « Los barrabravas argentinos desafían a los hinchas ingleses », *Clarín*, disponible en ligne, http://www.clarin.com/deportes/barrabravas-argentinos-desafian-hinchas-ingleses_0_1142885828.html, consulté le 16 septembre 2014.

³⁵ 13 juillet 2014, « 80 heridos y más de 30 detenidos dejan enfrentamientos entre hinchas brasileños y argentinos en el Maracanã y Copacabana », *Enfoque Noticias*, <http://enfoquenoticias.com.mx/mundial/noticias/80-heridos-y-m%C3%A1s-de-30-detenidos-dejan-enfrentamientos-entre-hinchas-brasile%C3%B1os-y>, consulté le 16 septembre 2014.

³⁶ 18 juin 2014, « Hinchas chilenos entran a la fuerza al Maracanã », *El Telégrafo*, disponible en ligne, <http://www.telegrafo.com.ec/mundial-2014/item/hinchas-chilenos-entran-a-la-fuerza-al-maracana.html>, consulté le 16 septembre 2014.

